

# Guy Debord, l'homme des fins

Dix ans après la mort de Guy Debord, cinq ans après l'impossible biographie qu'avait tenté de lui consacrer Christophe Bourseiller (1), une salve de publications, parmi lesquelles le passionnant essai de Boris Donné, Pour Mémoire, oblige à revenir sur un itinéraire et une œuvre dont on commence seulement à mesurer la cohérence intrinsèque et la force poétique, malgré le brouillard et la confusion qui continuent de l'entourer.

BERTRAND LECLAIR

## GUY DEBORD

### MÉMOIRES

Structures portantes d'Asger Jorn  
Allia éd., env. 90 p., 30 €

## BORIS DONNÉ

### POUR MÉMOIRE

Allia éd., 160 p., 14 €

## ANSELM JAPPE

### L'AVANT-GARDE INACCEPTABLE

Lignes/Léo Scheer éd., 126 p., 13 €

## FRÉDÉRIC SCHIFFTER

### CONTRE DEBORD

PUF éd., env. 150 p., 12 €

## COLLECTIF

### TEXTES ET DOCUMENTS

### SITUATIONNISTES 1957-1960

Allia éd., 250 p., 18 €

« *Passons, passons, puisque tout passe / Je me retournerai souvent* » : à ces deux vers d'Apollinaire extraits de *Cors de chasse*, un poème qui résonne à travers toute l'œuvre de Guy Ernest Debord, on pourrait ici donner valeur d'emblème. Mais c'est pourtant sans se retourner qu'on passera très vite sur le pamphlet de Frédéric Schiffter, *Contre Debord*, qui fut d'abord publié sous le titre *Debord l'atrabilaire* chez un éditeur confidentiel et que rééditent les Puf, par l'entremise décevante du remarquable dessinateur qu'est par ailleurs Frédéric Pajak (sa postface, sous forme de lettre à l'auteur, n'explique en rien, sur le fond, son

choix de le publier). Expurgé semble-t-il dans cette édition, ce pamphlet tisse les sophismes et les poncifs de bout en bout, atteignant des sommets de bêtise quand il s'essouffle sur un mode médiocrement narcissique (puisque tout invite à reconnaître l'auteur dans le portrait du libertin en séducteur, celui qui sait « flatter le menton de la mort qui a le visage des jeunes filles », bigre !) ; Schiffter s'y révèle très exactement ce qu'il prétend dénoncer au fil des pages, rêvant surtout d'être « tout contre » Debord dans les bibliothèques, jusque dans sa pathétique tentative d'atteindre par l'imitation à un « style » souverain, au point de plagier Debord lui-même et sa technique du détournement de citations – si ce n'est que jamais la page de Debord ne s'effondre dans ces insondables puits de ridicule où Frédéric Schiffter noie régulièrement son ébauche de pensée sur l'être, le paraître et l'avoir. Se relève-t-on jamais d'une phrase comme celle-ci, une fois qu'on l'a publiée : « Dans les *Confessions*, Rousseau, impudique jusqu'au courage, nous en apprend de belles sur lui » ? Il faut une autre étoffe pour jouer le jeu de l'outrecuidance, et ne pas se contenter d'imiter les cow-boys de Sergio Leone répétant que « le monde se divise en deux, Blondin » au moment de dégainer, comme le fait sans vergogne aucune Schiffter : « A force de les lire, j'ai pris le parti de diviser les philosophes en deux catégories : d'un côté les *blablateurs* (...) et, de l'autre, les *penseurs* qui, ne pouvant pas ne pas voir l'inessentiel du réel, dénoncent ce double que les blablateurs lui apposent ». Cqfd ? Que c'est déjà trop de lignes lâchées à la bêtise.

C'est en revanche avec quelques regrets qu'on passe vite également sur l'essai d'Anselm Jappe, auteur déjà d'un *Guy Debord* chez Denoël, en 2002, et membre du groupe

Krisis. *L'avant-garde inacceptable* dénonce l'utilisation ornementale de la théorie situationniste et surtout s'enfonce un peu plus avant dans l'analyse des notions souvent galvaudées et en tout cas réduites à leur plus pauvre expression de « spectacle » ou de « fétichisme de la marchandise ». Il mérite assurément d'être lu et étudié de près dans son dépliement solide d'une pensée politique décidément enracinée chez Marx ; si l'on passe vite, c'est que l'actualité éditoriale le confronte à un événement considérable qui réclame pour le coup qu'on s'y arrête longuement : la publication conjointe, aux éditions Allia, d'une nouvelle édition de *Mémoires*, de Guy Debord (initialement publié en 1958), et du très remarquable livre de Boris Donné qui l'accompagne et l'éclaire, *Pour Mémoire*, très justement sous-titré « essai d'éclaircissement des Mémoires de Guy Debord ».

Il convient sans doute de rappeler que *Mémoires*, cet étrange objet paru à Copenhague en 1958, « édité par l'Internationale situationniste » alors à peine née, est le premier ouvrage de Guy Debord, âgé de moins de trente ans à l'époque. « Entièrement composé d'éléments préfabriqués », c'est-à-dire essentiellement de citations prélevées aussi bien dans la littérature classique que dans la presse, de photographies et de reproductions mises en page à partir des « structures portantes » réalisées par le peintre danois Asger Jorn, *Mémoires* était initialement muni d'une couverture faite d'une feuille de papier de verre, vierge : de quoi écorcher les mains indécates et plus encore décaper tout voisin potentiel en bibliothèque, serait-il l'un des classiques abondamment pillés par l'auteur. Si la première édition ne fut pas commercialisée, *Mémoires* était néanmoins parvenu en librairie trente-cinq ans plus tard, dans une édition de piètre qualité, parue en 1993 chez Jean-Jacques Pauvert. Les derniers exemplaires de ce tirage ont brûlé en mai 2002 dans l'incendie qui a ravagé l'entrepôt des Belles Lettres : c'est ce qui justifie cette nouvelle, et très belle, édition que proposent les éditions Allia, reproduisant en pages intérieures la couverture et les pages de titre d'origine, et prolongeant l'ouvrage, d'une part, des « attestations » rédigées par « l'auteur » en 1993, d'autre part, d'une liste très lacunaire, également due à Debord lui-même, intitulée « origines des détournements indiqués, autant que possible, en mars 1986 ».

« Anti-livre » (disait Debord), écrit non pas à la plume, mais aux ciseaux et à la colle, *Mémoires* est pourtant doué d'une indéniabilité et immédiate force poétique, que l'on était bien en peine jusqu'ici de définir (malgré le rythme évident que lui confère le travail de Jorn), comme le note Christophe Bourseiller dans son récent *Bibliothèque secrète* (2) : « Mais pourquoi ce livre détourné exhale-t-il un tel parfum ? » C'est bien là, d'évidence, la question qui a travaillé sans relâche Boris Donné, dont c'est la première publication d'envergure (3). Son travail, aussi minutieux que rigoureux, se lit comme un récit d'explorateur, et soulève l'enthousiasme. S'appuyant sur l'intuition aussi bien que sur la typographie des morceaux découpés et collés par Debord et Jorn, il a retrouvé l'origine d'une grande partie des citations dont certaines seulement, qu'elles soient ou non détournées, étaient identifiables par un lecteur cultivé, provenant des grands classiques de la littérature (de Baudelaire au Cardinal de Retz) ou de livres alors récents (en particulier *Place des angoisses*, de Jean Reverzy) ; un grand nombre étaient particulièrement difficiles à identifier, extraites par exemple de périodiques parus durant la composition de l'ouvrage, entre 1955 et 1957. Et comment, ici, ne pas le relever, au passage et en guise d'exemple : un nombre impressionnant de citations provient de la revue *Lettres nouvelles* et des critiques littéraires données en 1956-1957 à *L'Observateur* par Maurice Nadeau, sur Butor, Leiris, Claude Simon ou même, pour quelques lignes mordantes, sur Françoise Sagan.

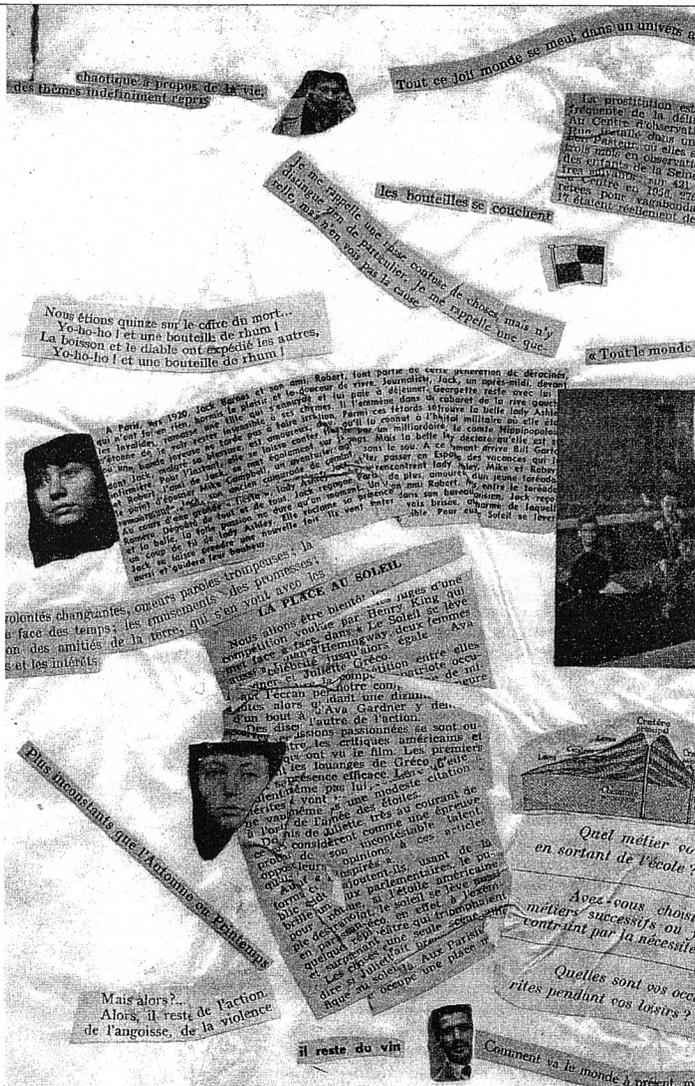
Dans le même temps qu'il retrouve l'origine du texte, et donc une capacité à nommer, désigner son « double fond » pour reprendre l'image utilisée par Debord dans un article daté de 1959 (évoquant « l'enrichissement de la plus grande part des termes par la coexistence en eux de leur sens ancien et immédiat – leur double fond »), abondant à tâtons ce que l'on pourrait appeler l'inconscient du texte, Boris Donné rappelle également les événements biographiques auxquels renvoient secrètement toutes ces pages ésotériques : l'aventure de l'Internationale lettriste telle qu'elle fut menée par Debord et quelques autres au long des années 50, la projection mythique de son premier film, irrecevable, *Hurléments en faveur de Sade*, ou encore l'élaboration de la « théorie de la dérive » qui est – très certainement – l'une des couches archéologiques les plus importantes pour qui veut reconstituer l'histoire de l'Internationale situationniste.

Ce qui compte, pourtant, c'est de mesurer à quel point tout part de la poésie – pour y retourner. Ainsi savait-on, depuis la publication de *Lipstick Traces*, de Greil Marcus, que la fameuse citation « L'histoire du passage du Nord-Ouest » qui joue d'évidence un rôle clé par sa disposition dans ces *Mémoires*, provenait des *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, de Thomas De Quincey. On n'avait pourtant jamais mesuré à quel point l'écrivain romantique anglais a pu marquer Debord ; à suivre Boris Donné, on en vient à soupçonner que cette lecture est l'un des éléments essentiels de la réflexion situationniste sur la ville et le concept primordial de *séparation* tel que l'induit, selon les théories situationnistes, le règne absolu de la marchandise. Cette genèse permet, du coup, de retrouver sous le puissant vernis théorique une teinte ancienne et émouvante, celle d'un vécu amoureux, douloureux, qui renvoie à une profonde mélancolie et au romantisme exacerbé partout à l'œuvre dans ces collages.

Un article de journal n'est pas le lieu, malheureusement, des multiples développe-

ments auxquels invitent ces lectures. Ce qui est sûr, c'est que le vertige saisit le lecteur, à voir ainsi Debord atteindre au comble du paradoxe artistique en écrivant au tout début de sa vie des *Mémoires* jusqu'à signer sans écrire un seul mot de sa propre main, un geste profondément singulier, qui engage concrètement son avenir autant que son passé (on en retrouve l'écho dans tous ses livres ultérieurs, y compris

à la notion de séparation : car après tout (et sans oublier cette phrase qui ouvrait le numéro 2 de *Internationale lettriste* : « La provocation lettriste sert toujours à passer le temps »), c'est bien parce que le phrasé de Guy Debord, serait-il constitué d'emprunts, est d'une *justesse* exemplaire que son incidence a pu être concrètement aussi grande ; c'est bien parce que l'art et la politique n'y sont jamais séparés,



UNE PAGE DE « MÉMOIRES »

*La société du spectacle*). Ce qui est sûr également, c'est qu'au long des chapitres de Boris Donné, dont les titres donnent déjà une indication de leur contenu (« Rémanences », « Jeunesses », « Ennuis », « Ivresses », « Séparations »...), au long de cette exploration mêlant hasard et goût du jeu, conçue au fond comme une dérive (urbaine) à travers l'immense bibliothèque mobilisée par Guy Debord, le lecteur se trouve confirmé dans le puissant sentiment qu'il a de longue date éprouvé en lisant quelques-unes des œuvres majeures de Debord, en particulier le très extraordinaire *In girum imus nocte et consumimur igni* (palindrome parfait qui signifie : « nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes consumés par le feu »), au-delà ou en deçà de toute réflexion politique ou révolutionnaire. Mais il est indispensable ici d'en revenir

à rebours de ce que la mécanique sociale voudrait nous faire croire, qu'une œuvre a pu dans un premier temps être littéralement engagée dans plusieurs événements majeurs de son temps (en particulier, bien sûr, mai 68) pour se révéler dans un second temps un exceptionnel moment de poésie.

Le plus extraordinaire, d'ailleurs, c'est qu'à lire, en fin de parcours, l'ensemble des « *Textes et documents situationnistes 1957-1960* » qu'ont réunis les mêmes éditions Allia, on ne peut qu'être sensible, d'abord et avant tout, au « grand jeu » qui s'y déploie, bien plus encore qu'aux implications théoriques (ce qui ne leur enlève rien). Et de mesurer que décidément Debord, vieille lune (magnifique) ou non, est un homme des fins : par sa conscience aiguë du

SUITE →

# La Quinzaine

## HISTOIRE LITTÉRAIRE

SUITE DEBORD/LECLAIR

« passage du temps », d'abord, et plus prosaïquement parce que son histoire est à la convergence de la fin des avant-gardes (comment ne pas penser qu'il se joue là le terme d'une aventure initiée par les premiers romantiques et magnifiée par le surréalisme ?), de la fin des mouvements révolutionnaires marxistes tels qu'ils ont existé en Europe tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, et de la fin, encore, c'est sans doute le plus paradoxal, du temps des humanités : au sens où Guy Debord composait

(ses) *Mémoires* à une époque où les lycéens étaient uniformément dotés d'un bagage de références classiques qu'ils partageaient tous, dont lui-même pouvait jouer jusqu'à en révéler le « négatif » (au sens, aussi, photographique), mais dont il ne reste aujourd'hui que des traces dans la *mémoire* collective – dont celle-ci, l'une des plus belles. |

1. *Vie et mort de Guy Debord*, Plon, 1999, réédité en Pocket, 2002.

2. *Bibliothèque secrète* de Christophe Bourseiller (éd. Bartillat, 228 p., 19 €), dans lequel il présente plus d'une centaine des livres « les plus rares » et précieux de sa bibliothèque personnelle : on ne s'étonnera pas d'y retrouver maints ouvrages liés d'une façon ou d'une autre à l'aventure situationniste.

3. Boris Donné est l'auteur d'un essai sur *La Fontaine et la poétique du songe* (Honoré Champion éd.) et de plusieurs présentations de textes classiques dans des collections para-scolaires, dont *Le Cid* et *Les Perses*.